

De la culture

Dialogue entre trois philologues

●●● **Alessandra Lukinovich**, Genève
André Sauge, Genève, **Martin Steinrück**, Neuchâtel

L'un d'eux : La Radio suisse romande Espace 2 a licencié les philosophes Serge Margel et Wolfgang Wackernagel sous prétexte que leurs programmes n'atteignaient pas un nombre suffisant d'auditeurs. En fait, leurs émissions étaient appréciées par des gens de toute appartenance culturelle et de tout niveau d'instruction, mais aujourd'hui, c'est l'audimat (statistique des auditeurs) qui règne, dont la logique est celle de la rentabilité. La radio veut se vendre le plus possible, au meilleur compte possible. Je veux, prétend le responsable, une radio plus démocratique, capable de proposer de la culture à un large public. Les programmes se doivent d'être accessibles au plus grand nombre. Les garants de cette facilité seraient les professionnels des médias, les journalistes. Sa conclusion ? Basta la culture qui exige un effort de réflexion ! Dehors ceux qui confrontent le public avec de l'inouï, du différent, en un mot,

avec l'autre ! L'attendu crée moins de problèmes et amène plus d'argent dans la caisse.

Un autre : L'archéologie des mots nous apprend que *culture* signifie d'abord *faire un tour*. Plus précisément, c'est tourner la charrue en labourant.¹ Or cette première culture (agricole) s'est offerte le luxe d'une seconde production apte à lui construire une image et à la faire ainsi avancer : une production virtuelle. J'entends par là la religion, l'art, la poésie, la médecine, les sciences, l'instruction, les formes du pouvoir. Les relations entre les deux formes de production, matérielle et virtuelle, surtout celles entre les agents des deux camps, n'ont pas toujours été paisibles. La polémique des producteurs contre la classe des loisirs (« les fainéants ») existe depuis toujours, comme le mépris des clercs pour le peuple. Hésiode raconte comment les Muses insultent les bergers, ces vauriens qui ne sont rien que ventres (insulte du reste ambiguë au plus haut point car ces bergers pourraient être des rois). Face aux propos critiques des philosophes ou des poètes en Grèce, des prophètes dans l'Israël biblique, on allait jusqu'à bannir, lapider, tuer ; on sortait la ciguë. Pourtant, c'est dans ce dur dialogue entre les deux camps, dans leurs guerres et leurs paix, que les uns et les autres ont grandi.

1 • Le mot *culture* dérive de la même racine que le verbe latin *colere*, qui signifie cultiver. C'est la racine indo-européenne **kwel-*, que nous retrouvons, par exemple, dans le mot des Slaves du Sud *kolo*, danse en cercle, dans le russe *kol'tso*, anneau, dans les mots d'origine grecque *bucolique*, chant de bergers (ils font aller et venir les troupeaux à l'intérieur d'un espace donné) et *pôle* (grec : *polos*). Il y a encore le mot *cou* et son correspondant allemand *Hals*, et le sanskrit *chakra*, disque de Vichnou.

culture

Trois enseignants familiers de la civilisation de la Grèce antique échangent sur le sort de la culture, menacée par le nivellement et la loi du profit.

A. Lukinovich enseigne le grec ancien à l'Université de Genève.

Auteur de livres sur Hérodote et sur l'« Iliade », A. Sauge enseigne le grec au Collège de Genève. Et M. Steinrück, helléniste lui aussi, professe actuellement dans les quatre universités romandes. Il a notamment écrit sur la poésie iambique en Grèce.

Aujourd'hui, l'OMC a donné le statut de marchandise, donc de produits matériels, à tous les secteurs de la deuxième production : de la médecine au chant, de l'enseignement à la radio, de la religion à la poste. Nous sommes passés du dialogue au monologue. Ce geste totalitaire, cette uniformisation s'attaque même aux ressources naturelles qui jusqu'ici se situaient en deçà de l'empire des cultures (des espaces cultivés) comme bien commun ou, ce qui revient au même, bien de personne : l'eau, la mer, les bois des montagnes, l'air, la vie.² Finis les espaces libres. Il n'y a plus de lieux publics où s'affronter. Or un monde de producteurs de marchandises, qui n'a plus à s'affronter à ceux qui fabriquent des produits étrangers à la logique du marché - artistes, artisans, philosophes, mystiques ou philologues, aussi arrogants que ceux-ci puissent paraître parfois - risque la stagnation. Réciproquement, le monde de la culture « virtuelle », par définition marginal par rapport à l'autre, réclame la polémique et l'amour d'un public pour travailler, produire et gagner de l'argent. Si la culture ne veut pas seulement survivre mais se développer, elle a besoin du dialogue entre les deux camps, celui des producteurs de biens matériels et celui des producteurs de biens virtuels. Sans différence, pas de dialogue.

Un autre : La distinction entre culture matérielle et virtuelle ne suppose pas forcément deux groupes distincts de personnes. Tout le monde produit de la culture, c'est-à-dire anime la ronde de la société, en fabriquant des pommes, des locomotives, des objets symboliques ou des discours. Et l'on peut mettre un prix, pourquoi pas, à tous ces produits sans distinction, et les vendre.

Mais n'oublions pas que la vraie différence entre eux est ailleurs : elle est dans le mode de leur consommation.

Un vélo ou une pomme sont produits et achetés dans un but précis portant sur le court terme ; un enseignement ou un tableau ont une finalité à plus long terme, et dans bien des cas, nous ne saurons jamais trop bien à quoi en fin de compte ils sont utiles. La pomme, on va la manger vite, une toile ou un meuble qui nous plaît ont besoin qu'on vive avec eux un temps pour qu'ils puissent nous toucher, nous transformer : il en va de même d'un enseignement. Car en réalité, toute production culturelle vise à former des personnes, à arracher l'individu au conformisme des usages.

La culture est la « production » de soi, l'activité par laquelle les êtres humains se forment et se transforment. Or on ne peut pas former et transformer un être humain à coups de baguette magico-publicitaire. Devenir un peintre capable de « rendre visible » ce que l'on ne voit pas spontanément demande une vie, et nul ne peut être assuré d'y parvenir. De plus, il est difficile d'évaluer le résultat d'une entreprise culturelle précisément parce qu'il n'est pas quantifiable (la quantification étant une condition nécessaire de la connaissance objective) : c'est nous-mêmes qui en sommes le produit « impondérable », ou notre famille, notre village, notre ville. Rabattre la culture sur une seule dimension, c'est réduire l'être humain à n'être plus qu'un objet utilisable.

2 • Anciennement, le débat sur les choix culturels s'organisait autour de l'opposition nature-culture. Aujourd'hui, la nature et la culture se retrouvent ensemble face à l'uniformisation industrielle et mercantile qui les menace.

Un autre : Les deux types de productions nécessitent des spécialistes. Nous sommes tous capables de cuisiner, mais nous allons tout de même goûter de bons plats chez des cuisiniers de métier. Nous pourrions construire nos maisons nous-mêmes, mais nous préférons déléguer cette activité à des artisans. Nous sommes tous capables de faire du théâtre, mais nous allons à des spectacles préparés par d'autres, etc. S'il y a des spécialistes, c'est qu'ils ont consacré un très long temps pour le devenir, pour apprendre la tradition et pour la dépasser. Si nous réduisons et mettons en péril les formations difficiles, sans utilité immédiate, un beau jour nous serons pénalisés. Qui veut assurer l'avenir doit consentir à un investissement patient dans une pluralité de techniques, dans les domaines de la production réelle aussi bien que dans ceux de la production virtuelle !

Un autre : Autrement nous perdrons l'autre, et avec lui toute possibilité de dialogue et de confrontation. Nous perdrons du même coup la perception de soi, la conscience de notre place dans le monde. C'est cela la culture. Autrement dit : c'est disposer de critères pour comprendre ce qui nous aide et ce qui nous nuit, pour accepter ou pour refuser. Ainsi, une excellente poire, comme on n'en trouve plus qu'au marché, est un exemple de ce qu'est un produit culturel : en l'occurrence, le résultat d'une longue expérience agricole, d'un savoir sur la nature et sur la saveur du fruit, un savoir partagé entre qui produit et qui mange (les deux communiquent par la médiation des qualités du fruit, de sa

saveur, qui suscitent le respect pour une œuvre). Alors qu'une mauvaise poire de supermarché rompt la relation entre l'homme et la nature et, par là, entre celui qui produit et celui qui consomme. Comme le coin fend la bûche, la logique du profit fait éclater l'unité.

Un autre : Il n'y a pas de culture unidimensionnelle, la culture est nécessairement plurielle, car elle reflète la variété des groupes humains, leur autonomie. La confrontation polémique entre différentes cultures est bonne tant qu'elle est respectueuse de l'autre. Mais la culture mercantile détruit tyranniquement toutes les cultures particulières. Elle est voleuse de culture et voleuse de parole. Elle exproprie et s'impose comme culture dominante et unique. Imposer une culture, c'est substituer à la souplesse de la vie les comportements rigides des robots. C'est faire œuvre de mort.

Un autre : On a volé aux pauvres quelque chose d'encore plus important que le pain, la parole, disait, autour de 1960, le prêtre italien don Lorenzo Milani.³ Dans son école de Barbiana, hameau perdu des Apennins toscans, il a tenté de toutes ses forces de redonner la parole à une poignée d'enfants paysans, pour « qu'ils conservent leur culture de pauvres, dans le respect des Dix commandements de Dieu, et qu'ils ne la troquent pour rien au monde avec la culture des riches, qui est injustice et tromperie ».

Mais aujourd'hui, il ne reste que bien peu de chose de la culture paysanne, systématiquement détruite par l'industrialisation et le commerce, alors que depuis l'origine, la culture virtuelle, pour ainsi dire « hors sol », est précisément issue de cette forme de production réelle qu'est la culture de la terre, et cette dernière n'a jamais cessé par la suite

culture

3 • Cf. A. Lukinovich, *Don Lorenzo Milani. Un prêtre du Christ sans demi-mesure*, in « choisir » n° 490, octobre 2000, pp. 13-17.

de lui fournir une garantie d'enracinement. Il n'est pas étonnant que, face à l'expropriation dont ils sont victimes, une partie des paysans se retrouve aujourd'hui paradoxalement dans le camp des marginaux !⁴

Un autre : Quant aux médias de la culture, la télévision, les journaux, la radio, l'école, ils capitulent les uns après les autres devant cette expropriation. Les universités se soumettent docilement à la réforme néo-libérale et mercantile qu'on leur impose, appelée processus de Bologne. Nombreux sont ceux qui finissent par accepter le démantèlement de la culture comme inéluctable, donc « normal ». Dans la minorité des opposants, les uns sont contre parce qu'ils y voient une mise en péril de leurs privilèges, les autres parce qu'ils font partie des marges critiques. Si nous appartenons à ce dernier groupe, nous avons donc à nous défendre à la fois contre les ennemis de l'extérieur (l'OMC) et ceux de l'intérieur (en termes de Bourdieu, « les héritiers »).

Ceux qui attaquent la culture, comme l'ont fait les responsables d'*Espace 2*, s'appuient généralement sur l'argument de son appropriation par un groupe élitiste, en quoi ils n'ont pas nécessairement tort, mais la prétention qu'ils ont de défendre une culture démocratique n'est qu'une escroquerie ; ils voudraient faire passer pour démocratique une entreprise d'uniformi-

sation des comportements et des modes de pensée. La démocratie de la distribution des biens culturels est la nouvelle tyrannie, installée dans la place forte des consciences individuelles.

Un autre : A une table ronde organisée par la télévision suisse-allemande, Tugendhardt⁵ défendait l'idée que « les marges sont les garde-fous de la démocratie ». Les autres participants, des juristes, se sont tous insurgés. Or ils n'avaient même pas compris ce qu'il voulait dire. C'était inconcevable pour eux qu'il y ait quelque chose qui échappe au système. Ces petits Parménide⁶ défendaient le monolithe de l'être. Beaucoup leur ressemblent. Le concept de l'extériorité est difficile à admettre. Si l'on est tout à fait extérieur à un système social, comment vivre ?

Un autre, enfin : Les marges ne sont pas extérieures, elles se situent à la limite entre l'extérieur et l'intérieur. Elles font partie de l'ensemble en tant qu'elles entretiennent en lui l'inquiétude de l'autre. Il nous faut défendre les médias comme lieux de rencontre. Car il est nécessaire que la culture circule ; cela ne peut se faire s'il n'y a pas plusieurs instances, plusieurs centres de parole disséminés. Pas de démocratie sans préservation de l'autonomie des consciences ; pas d'autonomie des consciences sans la lenteur du geste et de la pensée, tous deux attentifs à la maturation du fruit. « Le tank est périssable et la poire est éternelle » (Kundera). Avis aux tankistes du marché de la culture.

A. L., A. S., M. St.

4 • La production industrielle tend à se substituer à l'activité paysanne aussi bien qu'à la créativité des clercs. La circulation des marchandises industrielles remplace le dialogue entre les deux anciens groupes de producteurs.

5 • Philosophe allemand, spécialiste d'Aristote.

6 • Philosophe grec du V^e s. av. J.-C.